La céramique médiévale d'Alexandrie : Kom el-Dikka et Kom el-Nadoura, deux dépotoirs de la période islamique

Véronique François

▶ **To cite this version:**

Véronique François. La céramique médiévale d'Alexandrie : Kom el-Dikka et Kom el-Nadoura, deux dépotoirs de la période islamique. Roland-Pierre Gayraud. Colloque international d'archéologie islamique, Institut français d'archéologie orientale, pp.319-334, 1998, 2-7247-0222-0. halshs-00751764

HAL Id: halshs-00751764
https://shs.hal.science/halshs-00751764

Submitted on 30 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Véronique FRANÇOIS

LA CÉRAMIQUE MÉDIÉVALE D'ALEXANDRIE : KÔM EL-DIKKA ET KÔM EL-NADOURA, DEUX DÉPOTOIRS DE LA PÉRIODE ISLAMIQUE*

Au Moyen Âge, Alexandrie apparaît en Méditerranée orientale comme un centre de commerce de tout premier ordre occupant une place prédominante dans les échanges entre l'Orient et l'Occident. Se pratique à Alexandrie, un commerce international de transit. C'est le grand port de débarquement et d'embarquement des hommes et des marchandises impliqués dans le négoce transméditerranéen. Aux époques fatimide, ayyoubide [1] et mamelouke sa position commerciale quoiqu'importante est périphérique par rapport à la métropole commerciale qu'est Fostat ainsi vantée par Al-Moqaddasi [2] au XI^e s., « C'est elle la capitale de l'Égypte, celle qui éclipse Bagdad, celle dont s'enorgueillit l'Islam, celle où toute l'humanité vient commercer : plus considérable que la ville de la Paix, elle est l'entrepôt du Maghreb, le dock de l'Orient, le marché achalandé. » Alexandrie est la seconde ville égyptienne — point de départ et d'arrivée — complémentaire et dépendante du Caire, centre de distribution et d'échanges, « il lui vient des produits alimentaires de Syrie et du Maghreb, et un complément de ressources de l'Irak et de l'Orient, et voguent vers elle les vaisseaux de l'Arabie et de la Romanie » [3].

Quelques aspects de ce carrefour commercial sont clairement mis en évidence dans les récits des voyageurs occidentaux et orientaux. Ces témoignages révèlent l'animation des ports d'Alexandrie. Pendant l'hiver 1187-1188, Guillaume de Tyr [4] dénombre trente-sept vaisseaux marchands venus de Gênes, Pise, Venise et d'autres villes d'Occident ancrés dans ses ports, et c'est par centaines qu'il faut les compter à la bonne saison de navigation. Félix Fabri [5] indique en 1484 que « cette ville est admirablement située pour

* L'étude de ce matériel est en cours et ne seront présentés ici que des résultats provisoires et forcément incomplets.

1. Udovitch A.L., « L'Énigme d'Alexandrie : sa position au Moyen Âge d'après les documents de la *Geniza* du Caire », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 46, 1987-4, p. 71-79.
2. Sauvaget J., *Historiens arabes*, Paris, 1946, p. 70.
3. Sauvaget J., 1946, p. 72.
4. Guillaume de Tyr, « Continuation de Guillaume de Tyr », Michaud-Raynaud, *Bibliothèque des Croisades* IV, p. 203.
5. Félix Fabri, *Voyage en Égypte de Félix Fabri, 1483*, III, trad. et éd. J. Masson, Le Caire, 1975, p. 718.

tout ce qui a trait au commerce. Elle a deux ports distincts séparés par une langue de terre... Le port le plus ancien est destiné à l'attache des navires des Chrétiens. Le second pour les navires des infidèles. » Ghillebert de Lannoy [6] qui visitait Alexandrie en 1422, signalait déjà l'existence de ces deux ports et expliquait : « Dedens le viel port, n'ose entrer nulle navire de Cristiens... le viel port est plat et n'y peut entrer plus gros navire que de deux cens bottes, gallées plattes, fustes et petits navires », tandis que dans le nouveau port « communement ancrent les nefz ». Enfin, Ibn Battuta, au milieu du XIV^e^ s., affirme que c'est l'un des ports les plus importants du monde : « Dans le monde entier je ne lui ai vu de comparable que ceux de Kaulum et de Calicut en Inde, celui des infidèles à Le Soudin dans le pays turc et le port de Canton en Chine. » La variété des marchandises importées et exportées, la richesse des marchés et la multitude des marchands étrangers logés dans les nombreux fondouks de la ville attirent également l'attention des voyageurs. Ainsi Benjamin de Tudela [7] entre 1165 et 1171 dresse une liste impressionnante des villes et pays chrétiens qui y ont une représentation commerciale. Il y ajoute les représentants des pays de l'Ouest dominés par les musulmans — Andalousie et Afrique du Nord — et ceux d'Inde, d'Abyssinie, de Lybie, du Yémen, de Syrie et de Chine. Il précise enfin, « La ville est très affairée et pleine de trafic. » En 1215-1216, trois mille marchands occidentaux circulent dans la ville [8]. La plupart de ces négociants sont logés dans les fondouks affectés à leur pays. Leur nombre varie suivant les époques mais il reste toujours important. Au milieu du XIV^e^ s., Félix Fabri dit du fondouk des Génois [9] : « C'est une vaste et belle maison avec une grande cour, à côté de laquelle il y a un jardin planté de multiples plantes rares. » Il y aperçoit « de nombreux marchands, d'énormes tas de marchandises et de nombreux animaux ». Le fondouk des Vénitiens « regorge de sacs et de corbeilles de marchandises qu'il n'y a à peu près plus de place pour y circuler, quoique la cour soit vaste et les pièces nombreuses ». Il voit siégeant dans cette maison des notables vénitiens qui discutent leurs marchés avec de puissants Sarrasins. Ensuite, il visite le second fondouk des Vénitiens « plus grand que le premier, et dans lequel il y avait une quantité stupéfiante de marchandises diverses, tant celles qu'ils avaient importées de nos régions que celles qu'ils voulaient exporter ». S'il y a eu sans doute, selon les époques, des fluctuations dans l'importance de ce port, on retiendra toutefois de l'Alexandrie médiévale « qu'a lieu en cet endroit une telle affluence de peuples, Orientaux et Occidentaux, et que cette même ville est un marché ouvert pour les deux mondes [10] ».

6. Ghillebert de Lannoy, *Œuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste*, Ch. Potvin et J.-C. Houzeau, Louvain, 1878, p. 102-104.

7. Benjamin de Tulede, *Itinéraires*, trad. et éd. Adler, Londres, 1907.

8. Amari, *I Diplomi arabi del reale archivio fiorentino*, Florence, 1963, pl. LV.

9. Félix Fabri, II, 1975, p. 694-695.

10. *Ibidem*, p. 722.

LES SITES

Cette richesse et cette diversité qui jusqu'à présent apparaissaient uniquement dans les textes sont attestées archéologiquement par l'extraordinaire variété de céramiques médiévales découverte dans deux des trois kîman de la ville — kôm el-Dikka et kôm el-Nadoura —, et plus récemment dans le centre-ville, sur l'emplacement probable du Caesareum.

« À l'intérieur de la ville elle-même, il y a deux hautes collines formées d'un amoncellement de terre, non par la nature mais accumulée artificiellement par l'industrie et le travail humain [11] » : kôm el-Dikka et kôm el-Nadoura. Ces deux hauteurs d'Alexandrie très importantes d'un point de vue topographique, sont souvent mentionnées dans les descriptions des voyageurs, indiquées sur les cartes et représentées sur les gravures. Kôm el-Dikka, au début de la période islamique est un vaste champ de ruines romaines et byzantines dans lequel on vient récupérer des matériaux de construction. Durant de très courtes périodes le site sera réoccupé par les populations locales. De la fin du XII^e^ jusqu'au XV^e^ s., le secteur est utilisé comme dépotoir. Au XVI^e^ s., il apparaît dans les témoignages des voyageurs sous le nom de « montagne de décombres », Jean Léon l'Africain le comparera même en 1517 au monte Testaccio de Rome [12]. Enfin, l'Expédition française profitera de cette hauteur pour y construire un fort, le kôm culminant à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer [13]. L'exploitation archéologique de kôm el-Dikka remonte à la fin du XIX^e^ siècle. Toutefois, rien de très important n'a été entrepris avant 1947, date à laquelle débutent des fouilles menées par l'université d'Alexandrie sous la direction d'A.J. Wace. Une quantité sans doute énorme de céramique sera mise au jour au cours de cette campagne et de la suivante en 1984. Trois mille fragments sont conservés dans les réserves du musée gréco-romain et au musée de l'Université. Ils restent jusqu'à ce jour inédits, seuls ont été établis un rapport préliminaire par A. Lane [14] en 1949, et deux articles de A. Marzouk traitant d'aspects particuliers des céramiques mameloukes de ce site [15]. Il faudra attendre 1969 pour que W. Kubiak [16] propose un inventaire très complet des céramiques trouvées par la mission polonaise qui fouille le site depuis 1961.

11. Félix Fabri, II, 1975, p. 724.

12. Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique* II, trad. et éd. A. Épaulard, Paris, 1956, p. 496.

13. Pour un historique du site voir : Combe E., « Notes de topographie et d'histoire d'Alexandrie », *BSAA* 36, 1943-1944, 1946, p. 142-144; Kubiak W.B., « Overseas Pottery Trade of Medieval Alexandria as Shown by Recent Archaeological Discoveries », *Folia Orientalia* X, 1969, p. 5-9.

14. Lane A., « Archaeological Excavations at Kom el-Dick, A Preliminary Report on the Medieval Pottery », *Bulletin of the Faculty of Arts* V, 1949, p. 142-147.

15. Marzouk A., « Three Signed Specimens of Mamelouk Pottery from Alexandria », *Ars Orientalis* 2, 1957, p. 497-510; « Egyptian Sgraffito Ware Excavated at Kôm ed-Dikka in Alexandria », *Bulletin of the Faculty of Arts* XIII, 1959, p. 3-23.

16. Kubiak W.B., 1969, p. 5-9.

Le deuxième ensemble provient de kôm el-Nadoura, montagne artificielle, elle aussi colline de décombres qui se situe à proximité de l'ancien port. Au XII^e s., c'est un des principaux cimetières musulmans d'Alexandrie, kôm Wa'la. On y établira sans doute au XV^e s., un poste de guet, sorte de petite tour très souvent mentionnée dans les récits des voyageurs sous le nom de « Château Neuf ». Enfin, les Français au XVIII^e s. y construiront un fortin, le fort Caffarelli ou fort Napoléon. Un siècle plus tard, une tour refaite et modernisée servira à la surveillance de la mer et lui donnera son nom actuel de Colline de l'observation, kôm el-Nadoura [17]. Une fouille entreprise en 1983 au pied du kôm par Mohamed Abdel Aziz, inspecteur général des antiquités islamiques, a permis d'y découvrir une nécropole fatimide [18]. Depuis, le site n'a plus été exploité archéologiquement [19]. La céramique récupérée en ramassage de surface, actuellement entreposée au fort Qaïtbay, comprend environ mille cinq cents tessons dont la variété est identique à celle de kôm el-Dikka. Dans les deux cas, malheureusement, le matériel n'est pas stratifié.

Enfin, les productions médiévales sont aussi illustrées à Alexandrie par les découvertes récentes de céramique dans les couches de remblais de la fouille de sauvetage menée au cœur de la ville sur l'emplacement du cinéma Majestic, secteur qui correspond probablement au Caesareum [20].

LE MATÉRIEL [21]

On trouve dans ces deux dépotoirs et dans le remblai, un échantillonnage des principales productions occidentales, orientales et extrêmes-orientales du Moyen Âge, ainsi que quelques fragments d'époque moderne qui rendent compte de l'extraordinaire variété des techniques employées et des inévitables influences que toutes ces productions ont eues les unes sur les autres. Si d'un point de vue céramologique, ce matériel est une source d'information remarquable, du point de vue de l'histoire économique il vient illustrer concrètement les échanges qui existaient entre l'Égypte fatimide, ayyoubide, mamelouke et ottomane et les mondes chrétiens et islamiques périphériques ou éloignés.

17. Combe E., « Notes sur les forts d'Alexandrie et des environs. Le fort Caffarelli : Kôm Wa'la : Kôm Nadura », *BSAA* 1, 1941, p. 95-103.

18. Le rapport est en cours de publication.

19. Le site livré à la convoitise des promoteurs a été partiellement entamé par les pelles mécaniques. À la suite d'une intervention énergique des responsables, il est de nouveau considéré comme zone archéologique et actuellement en cours de réaménagement.

20. Fouille dirigée par J.-Y. Empereur dans le cadre du Centre d'études alexandrines, campagnes d'octobre-novembre 1992.

21. L'intérêt des colloques réside entre autre, dans les conversations qu'on peut y mener, elles m'ont conduite à modifier des datations et parfois à revoir des attributions — notamment pour l'Italie et l'Espagne —. Que ceux qui amicalement m'ont prodiguée leurs conseils soient ici remerciés.

1. IMPORTATIONS DE MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE.

Les productions italiennes, variées, sont représentées faiblement dans le matériel des trois sites. On y trouve des fragments : de céramique sicilienne ornée de motifs géométriques peints en brun et vert sous glaçure plombifère jaunâtre du début du XII^e s. [22]; de proto-majolique du type de Gela [23] (fig. 1), peints en vert, brun et jaune sur glaçure stannifère, datés des XIII^e-XIV^e siècles; de majolique archaïque d'Orvieto [24] (fig. 2), milieu XIII^e-XIV^e siècles. Enfin, seules les fouilles du Majestic ont livré des céramiques incisées à glaçure plombifère : quelques fragments de céramique *sgraffito* archaïque à glaçure plombifère monochrome vert bouteille, XV^e siècle et des céramiques *sgraffito* polychrome (pl. 1, a et b) produits dans les ateliers de Venise [25] ou de Legnago (province de Vérone), ornées de grosses fleurs incisées rehaussées de pigments colorés verts et jaunes, début XVI^e siècle.

De l'Espagne musulmane et chrétienne provient une quantité assez importante de vases. Parmi ces nombreux exemplaires, on trouve des fragments de grandes coupes de production de type Pula d'époque nasride (fin XIV^e s.), décorés de motifs symboliques issus du répertoire musulman peints au lustre bleu de cobalt et jaune ambre sur glaçure stannifère (fig. 3, 4). Ils côtoient des tessons issus des productions ibéro-islamiques de Valence et de sa région [26] qui à partir du milieu du XV^e s. se démarquent de l'iconographie more peu à peu remplacée par des motifs plus occidentaux : inscription en caractères gothiques, probablement issue de la production de Manises, milieu du XV^e s.; armoirie illustrée par un lion héraldique peint au lustre orange doré sur glaçure stannifère épaisse, milieu XV^e s.; rinceaux végétaux, motifs à la byronne et feuilles de persil peints au lustre rouge, orange et bleu sur glaçure stannifère (fig. 5), seconde moitié XIV^e - première moitié XV^e siècle. On y trouve aussi de la céramique

22. D'Angelo F., « Le ceramiche medievali esposte al museo archeologico di Marsala », *Sicilia Archeologica* 72, Trapani, p. 104, 274, fig. 20, n° 25.

23. Patitucci Uggeri S., « La protomaiolica del Mediterraneo orientale in rapporto ai centri di produzione italiani », *XXXII Corso di Cultura sull'Arte Ravennate e Bizantine*, Ravenne, 1985, p. 337-402; Berti G., « Ceramiche islamiche del Mediterraneo occidentale usate come bacini in Toscana, in Sardegna e in Corsica (secoli XI-XIII) », in *L'Eta di Federico II nella Sicilia Centro Meridionale, Atti delle Giornate di Studio a cura di Salvatore Scuto, Gela 8-9 dicembre 1990*, p. 265, fig. 11.

24. Whitehouse D., « Medieval Glazed Pottery from Lazio », *Papers of the British School at Rome* 35, 1967, p. 71-78, fig. 10, n. 3; « Medieval Pottery in Italy : the Present State of Research », in *La Céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Valbonne 11-14 septembre 1978, Colloques internationaux du CNRS*, n° 584, Paris, 1980, p. 65-82.

25. Gelichi S., « La Ceramica ingubbiata medievale nell'Italia nord-orientale », in *La Ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale, Siena 8-12 ottobre 1984, Faenza 13 ottobre 1984*, Florence, 1990, p. 399, fig. 47, n° 1., tav. XVII, n. 13; Hayes J.W., *Excavations at Saraçhane in Istanbul.* Vol. 2 *: The Pottery*, Princeton, 1992, p. 265, fig. 98, n^os^ 1, 2, pl. 42 b, c.

26. Caiger-Smith A., *Lustre Pottery. Technique, Tradition and Innovation in Islam and the Western World*, Londres, 1991, p. 84-126.

peinte en vert et manganèse sur glaçure stannifère (fig. 6) généralement attribuée aux ateliers de Paterna et de Catalogne, première moitié du XIV^e siècle. Des vases d'aspect plus modeste, peint au bleu de cobalt sur glaçure stannifère, originaires de la région de Paterna (fig. 7), deuxième moitié XIV^e - début XV^e s., apparaissent également sur les sites alexandrins [27].

Enfin, des vases d'Ifriqiya [28] peints au bleu de cobalt et manganèse sur glaçure stannifère (fig. 8, pl. 1, c) produits dans le dernier quart du XII^e - première moitié XIII^e s. complètent les importations de Méditerranée occidentale.

2. IMPORTATIONS D'ÉGÉE ET DE MÉDITERRANÉE ORIENTALE.

Ces vases proviennent d'ateliers disséminés en Grèce, à Chypre et en Turquie, actifs aux périodes byzantine et ottomane.

Une des céramiques parmi les plus fameuses des productions byzantines, la *Zeuxippos Ware* — isolée d'abord dans les fouilles des bains de Zeuxippe à Istanbul — a été très largement distribuée, notamment en Méditerranée orientale [29]. Produite entre la fin du XII^e s. et les vingt premières années du XIII^e s. dans un ou plusieurs ateliers dont on cherche encore la trace, elle a circulé jusqu'en Égypte. Divers types de cette céramique (fig. 9) — pâte argileuse, décor *sgraffito* ou incisé à travers une couche d'engobe puis recouvert d'une glaçure plombifière — sont bien représentés parmi le matériel alexandrin. Les autres tessons byzantins incisés, champlevés ou peints à l'engobe sont contemporains ou légèrement postérieurs à cette production. Très proches techniquement et incontestablement liées aux mêmes sources iconographiques, les céramiques chypriotes des XIII^e-XV^e s. ont séduit les acheteurs égyptiens. Parmi les vases les plus caractéristiques de ces ateliers on trouve entre autres à Alexandrie, un exemplaire de ce que l'on nomme *Wedding Bowl* (fig. 10), une représentation frontale d'un couple enlacé traité au *sgraffito* et rehaussé de pigments colorés [30].

Des fragments de céramique d'Al-Mina (fig. 11), port d'Antioche — l'Antakya turque —, produits en Syrie du Nord au XIII^e s. sont aussi parvenus à Alexandrie [31].

27. Lerma J.V., Marti J., Pascual J., Soler M.P., Escribà F., Mesquida M., « Sistematizació de la loza gótico-mudéjar de Paterna / Manises », *La Ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale, Siena 8-12 ottobre 1984, Faenza 13 ottobre 1984*, Florence, 1990, p. 198, fig. 11, 2.

28. Daoulatli A., « La céramique ifriqiyenne du IX^e au XV^e siècle », in *La Céramique médiévale en Méditerranée occidentale...*, Paris, 1980, p. 197-201; D'Angelo F., 1991, p. 53, 56, fig. 6.

29. Megaw A.H.S., « Zeuxippus Ware », *ABSA* 63, 1968, p. 14-21.

30. Megaw A.H.S., Du Plat Taylor J., « Cypriot Medieval Glazed Pottery », *RDAC*, 1937-1939, 1951, p. 7-8, pl. X, n. 4 et 5; Karageorghis V., *Ancient Cypriot Art in the Pierides Foundation Museum*, Larnaca, 1985, n^os 275, 276.

31. Lane A., « Medieval Finds at Al-Mina in North Syria », *Archaeologia* 87, 1977, p. 19-61. Sur sa distribution voir : Vannini G., « La Ceramica *crociata* : un documento archeologico da costruire », *Toscana e Terrasanta nel Medioevo*, Florence, 1982, p. 345-380.

Les productions ottomanes sont également présentes sur les trois sites. On y trouve de rares fragments de céramique dite de Milet qui allie à la fois des éléments traditionnels seldjoukides et des analogies avec les imitations perses des bleu-blanc chinois. Produite en partie à Iznik comme les fouilles d'O. Aslanapa l'ont démontrées [32], elle était généralement datée de la fin XIV^e-XV^e siècle. La publication du matériel en contexte des fouilles de Saraçhane à Istanbul [33] modifie cette datation, J.W. Hayes proposant comme période de production les années 1470/80-1520. Autre céramique d'Iznik très faiblement représentée à Alexandrie, la *Rhodos Ware* du milieu XVI^e-XVII^e siècle. En revanche, on trouve, en quantité beaucoup plus grande des tessons de céramique de Çanakkale (fig. 12, pl. 1, f), production des Dardanelles des XVIII^e et XIX^e siècles. Enfin, signalons une autre production ottomane du XIX^e s. issue des ateliers de Didymoteichon en Thrace orientale. Cette céramique peinte à l'engobe sous glaçure plombifère verte ou jaune (pl. 1, d, e) beaucoup moins prestigieuse et bien moins connue que les précédentes a en fait largement circulé, outre Alexandrie où elle apparaît en quantité — notamment sur le site du Majestic —, on la retrouve à Thasos, dans les Sporades, à Athènes, sur les côtes septentrionales et méridionales de Crète, à Chypre, à Istanbul et sur divers sites de Bithynie [34].

3. IMPORTATIONS ORIENTALES ET EXTRÊME-ORIENTALES.

En Iran, les fours de Kashan en activité entre le début du XIII^e s. et le milieu du XIV^e s. ont livré des céramiques parmi les plus fameuses des productions perses. L'une d'entre elles, au décor d'une grande sobriété — céramique à pâte siliceuse ornée de poissons ou motifs végétaux stylisés peints en noir sous glaçure alcaline (fig. 13 et 14) — est illustrée à Alexandrie par quelques pièces [35].

Au Moyen-Orient, l'engouement pour la vaisselle chinoise était tel que la plupart des sites de Syrie, de Palestine et d'Égypte en ont livré des fragments. Alexandrie n'a pas échappé à cette distribution puisqu'on y a découvert des tessons de céladon et de porcelaine. Les plus anciennes pièces sont des fragments de porcelaine Ts'ing-Pai fabriquée dans la région de Kiangsi au début de l'époque Song [36] — couverte blanche teintée de bleu pâle, appliquée sur un motif incisé —, et des tessons d'un épais grès blanc au décor incisé et repris au peigne, céramique Ting de la fin de la dynastie des Song du Nord [37],

32. Aslanapa O., *Türkische Flissen und Keramik in Anatolien*, Istanbul, 1965; Aslanapa O., Yetkin S., Altun A., *The Iznik Tile Kilns Excavations (the Second Round: 1981-1988)*, Istanbul, 1989.

33. Hayes J.W., 1992, p. 244-247.

34. François V., « Byzantine ou ottomane? Une céramique peinte à l'engobe découverte en Grèce, Turquie et Égypte », *Anatolia Antiqua* 2, à paraître.

35. Pope A., « The Ceramic Arts, Calligraphy and Epigraphy », *A Survey of Persian Art from Prehistoric Times to the Present*, vol. IV et IX, Téhéran, 1939, p. 1608-1614, pl. 736; Lane A., *Early Islamic Pottery. Mesopotamia, Egypt and Persia*, Londres, 1947, p. 45, pl. 86.

36. Beurdeley C. et M., *La Céramique chinoise*, Paris, 1982, p. 141.

37. Tregear M., *La Céramique Song*, Paris, 1982, p. 51-65.

XII^e siècle. Les vases les plus surprenants sont des céladons de la dynastie des Song du Sud (960-1126) issus des ateliers de Yao-Tcheou [38]. On estime que la production des ateliers de cette région était uniquement destinée à une consommation chinoise et en aucun cas exportée en Asie du Sud-Est et au Moyen-Orient à l'instar d'autres productions de la dynastie Song. Or les sites d'Alexandrie en contenaient quelques exemplaires, notamment un tesson orné de branches incurvées de fleurs et de feuilles de lotus incisées obliquement (fig. 15), ce tracé en biais produisant sous la couverte vert-brun une ligne ombrée caractéristique. Des productions de la dynastie des Song du Sud [39] (1127-1279), on trouve des vases originaires des centres du Fujian avec un décor de pétales de lotus stylisés (fig. 16, pl. 1, g) sous couverte vert d'eau, datés du XIII^e s. et des fragments issus des ateliers de Long-Ts'iuan actifs à partir de 1135 jusqu'au début de l'époque Ming. Ces vases largement exportés vers les Philippines, la Malaisie et l'Asie occidentale ont atteint l'Égypte comme en témoignent, pour le XIV^e s. les tessons ornés d'un décor moulé (fig. 17, 18) — ronde de poissons sur le fond ou sur une cruche avec goulot à bulbe, un rinceau de pivoines appliqué [40]. Enfin, les fouilles récentes ont livré un petit bol fragmentaire de porcelaine bleu-blanc daté de la dynastie mongole des Yuan [41], début XIV^e siècle. La frise de pétales de lotus et les rinceaux végétaux stylisés sont peints au bleu de cobalt (pl. 1, h). D'abord fabriquée à Jingdezhen, cette porcelaine a été exportée au Moyen-Orient sur une grande échelle.

4. PRODUCTIONS SYRO-ÉGYPTIENNES ET ÉGYPTIENNES.

Il existe toute une série de céramique retrouvée sur divers sites de Syrie et d'Égypte dont les caractéristiques — étant donné l'état de nos connaissances — ne permettent pas d'établir avec certitude leur origine. Ces vases peuvent avoir été fabriqués dans des ateliers syriens et / ou égyptiens. C'est le cas pour des productions modestes comme des vases de petites dimensions peints à l'engobe sous glaçure plombifère [42], XII^e-XIII^e siècle. C'est aussi le cas pour un vase à pâte siliceuse au décor calligraphique peint en noir sous glaçure transparente bleu turquoise, assez semblable aux vases retrouvés à Raqqa et datés fin XII^e-XIII^e siècle. La question se pose également pour ces fragments peints polychromes sous glaçure incolore (fig. 19, 20), issus peut-être des ateliers de Rausafa ou plus généralement d'une production ayyoubide de Syrie ou d'Égypte [43]. De même, les très nombreux tessons imitant la céramique iranienne de Sultanabad [44], XIV^e s.,

38. Beurdeley C. et M., 1982, p. 101-108.

39. Lyon-Goldsmith D., *La Porcelaine Ming*, Fribourg, 1978, p. 46-47, 50; Beurdeley C. et M., 1982, p. 161-166; Vainker S.J., *Chinese Pottery and Porcelain*, Londres, 1991, p. 180.

40. Un vase complet absolument identique est présenté parmi les collections de Topkapı Saray à Istanbul.

41. Vainker S.J., 1991, p. 176, 179-181.

42. Soustiel J., *La Céramique islamique*, Fribourg, 1981, p. 373, n° 35.

43. À propos des productions de Syrie du Nord voir : Soustiel J., 1981, p. 114-119.

44. Lane A., *Later Islamic Pottery. Persia, Syria, Egypt, Turkey*, Londres, 1957, p. 10-13, 15-20, pl. 1-4, 10-11; Grube E.J., *Islamic Pottery of the Eighth to the Fifteenth Century in the Keir Collection*, Londres, 1976, p. 261-268.

sont difficilement attribuables avec certitude à un pays ou à un autre (fig. 21). Toutefois, il semble bien que soient aussi parvenues à Alexandrie de véritables exemplaires de cette production comme en témoigne ce fond orné d'une oie aux ailes déployées peinte en noir avec de petites pastilles d'engobe en léger relief qui se détachent sur un fond brun verdâtre (fig. 22). Enfin, les imitations en pays syro-égyptiens du décor de la porcelaine chinoise bleu-blanc de l'époque Ming retrouvées sur les trois sites (fig. 23-25), semblables à des fragments découverts à Hama, Damas, Tripoli [45] et Fostat ne peuvent être restituées à leur centre d'origine. En revanche, les vases imitant les céladons chinois sont si nombreux, qu'il est difficile d'imaginer un approvisionnement syrien alors que des ratés de cuisson du même type ont été mis au jour à Fostat [46].

Cependant, on trouve aussi à kôm el-Dikka, kôm el-Nadoura et sur l'emplacement du Majestic des vases issus d'ateliers égyptiens : quelques fragments de céramique à l'antimoine du IX^e^ siècle; des céramiques dites du Fayoum [47] — faïences à glaçures colorées opacifiées appliquées sur glaçure stannifère (fig. 26) —, ce sont des imitations des céramiques à glaçures fusantes de Mésopotamie (fig. 27), au décor jaspé de glaçures plombifères appliquées sur engobe, produites au X^e^ s., elles-mêmes copies des céramiques chinoises Tang *sancai* de la première moitié du VIII^e^ siècle [48]; attribués aux ateliers de Fostat à l'époque fatimide, des tessons de *FFS* (*Fostat Fatimid Sgraffito*) à décors *sgraffito* et champlevé (fig. 28) sous glaçure plombifère [49]. Enfin, les céramiques égyptiennes les mieux représentées en quantité sont issues des productions d'époque mamelouke. Ces vases de grandes dimensions, aux parois carénées sont ornés de motifs peints à l'engobe et plus généralement incisés et rehaussés d'engobe et de pigments colorés sous glaçure plombifère. Armoiries des dignitaires de la cour, représentations animales, motifs géométriques et végétaux sophistiqués et surtout calligraphie envahissant parfois toute la surface de l'objet constituent les décors caractéristiques de cette céramique.

Voilà présenté un échantillonnage — encore incomplet — des céramiques médiévales retrouvées sur les trois sites considérés. Une étude quantitative est maintenant nécessaire, elle devrait permettre de déterminer la place qu'occupent ces poteries les unes par

45. Sur les découvertes de Tripoli et pour une bibliographie des sites syriens : Salame-Sarkis H., « Contribution à l'histoire de Tripoli et de sa région à l'époque des Croisades : problèmes d'histoire, d'architecture et de céramique », *Bibliothèque archéologique et historique* 106, 1980, p. 203-204, pl. LXV.

46. Scanlon G., « The Fustat Mounds, a Shard Count 1968 », *Archaeology* 24, 3 avril 1971, p. 220-233.

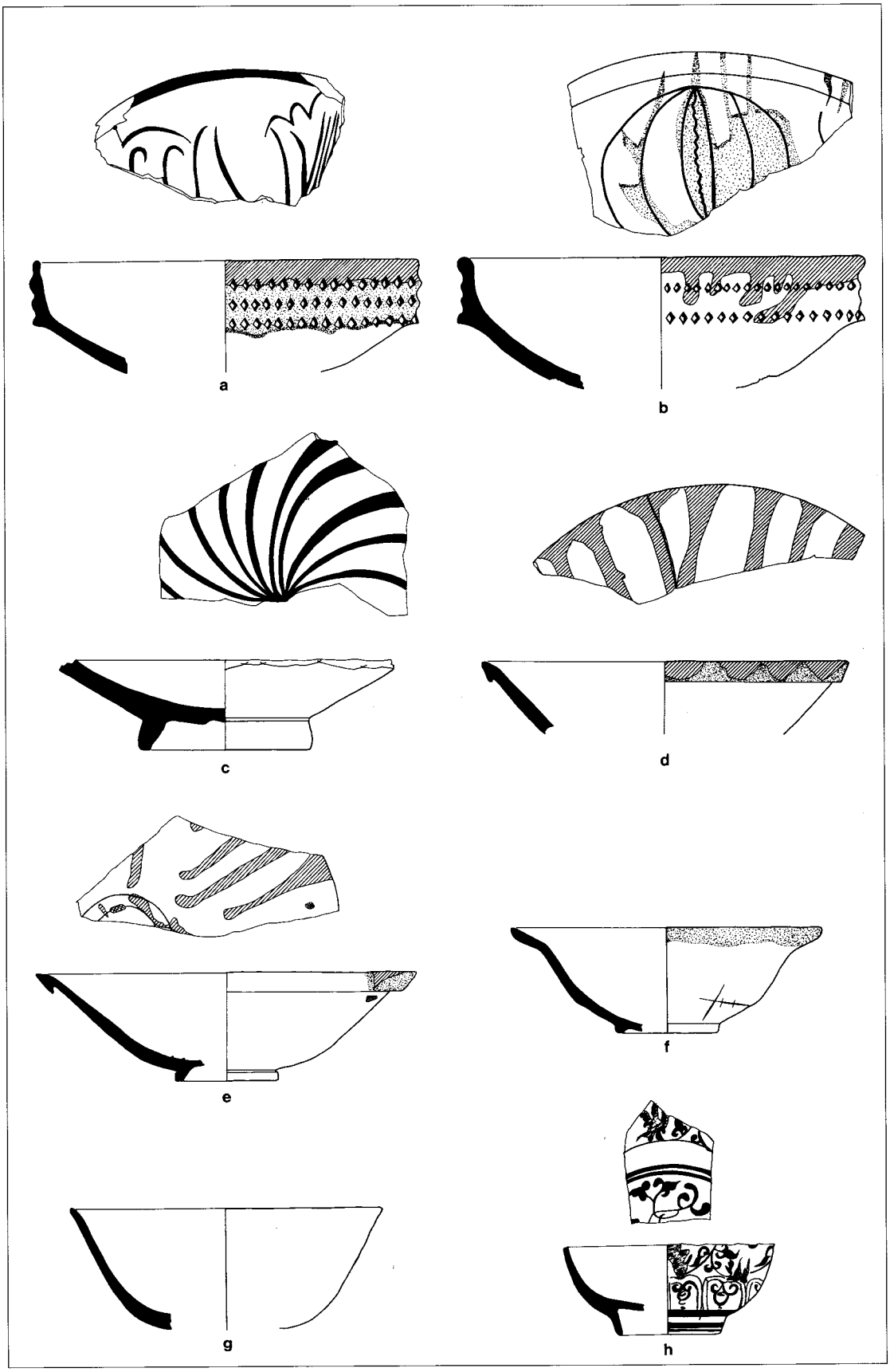
47. Pour une courte synthèse sur le type et une bibliographie des récentes découvertes : Blake H., Aguzzi F., « Eleventh Century Islamic Pottery at Pavia, North Italy : the Torre Civica Bacini », *The Journal of the Accordia Research Center* 1, 1980, p. 103-107; Guillermina J., « Céramiques glaçurées d'époque islamique trouvées à Tôd », *AnIsl* 26, 1992, p. 2-3.

48. Vainker S.J., 1991, p. 75.

49. Philon E., 1980, p. 263-282.

rapport aux autres, de préciser la coexistence et la succession des importations, enfin d'évaluer le rapport entre productions locales et productions étrangères.

Il serait également souhaitable de chercher à savoir par quels moyens ces vases sont parvenus jusque-là, ce qui devrait fournir de nouveaux instruments d'interprétation sur l'intense trafic commercial de ce grand marché cosmopolite qu'était Alexandrie au Moyen Âge.



Pl. 1.

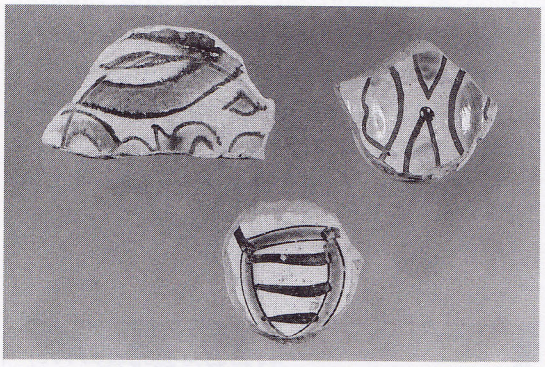


Fig. 1.

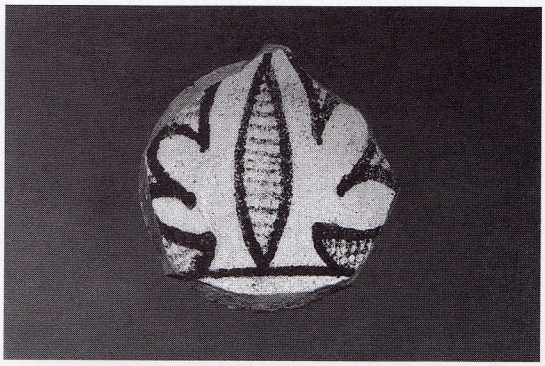


Fig. 2.

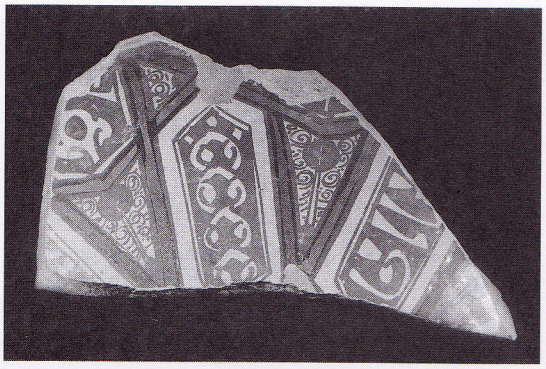


Fig. 3.

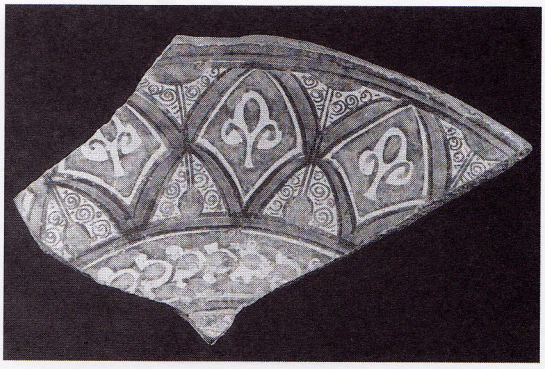


Fig. 4.

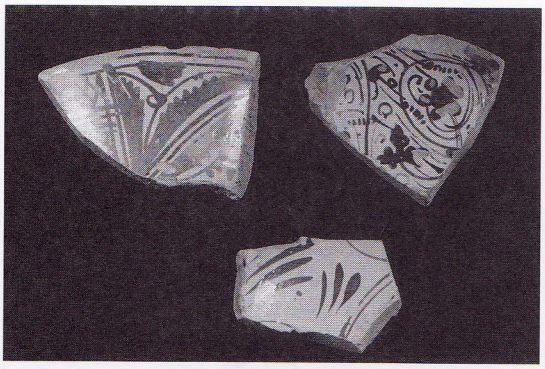


Fig. 5.

Fig. 6.

Fig. 7.

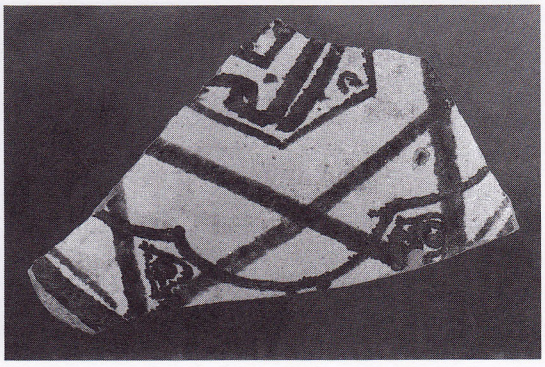


Fig. 8.

Fig. 9.

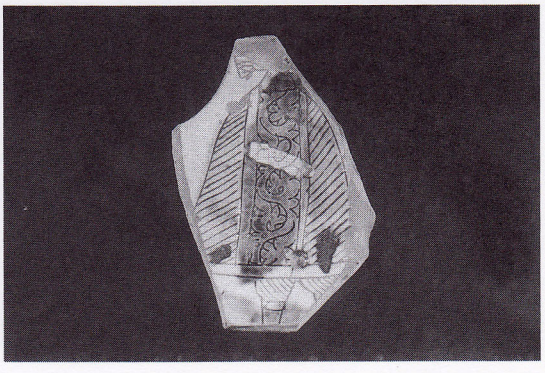


Fig. 10.

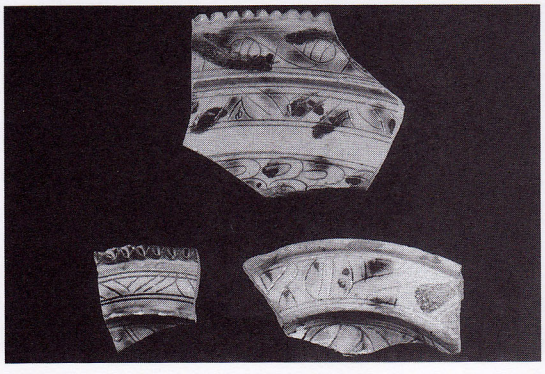


Fig. 11

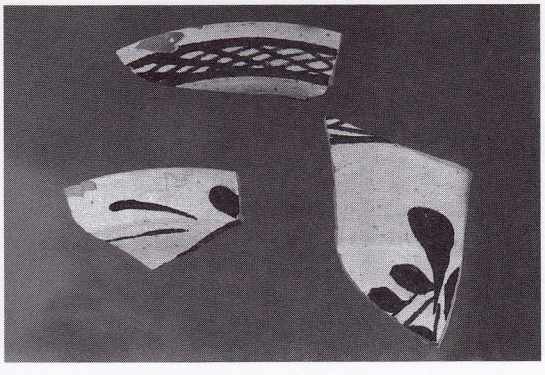


Fig. 12.

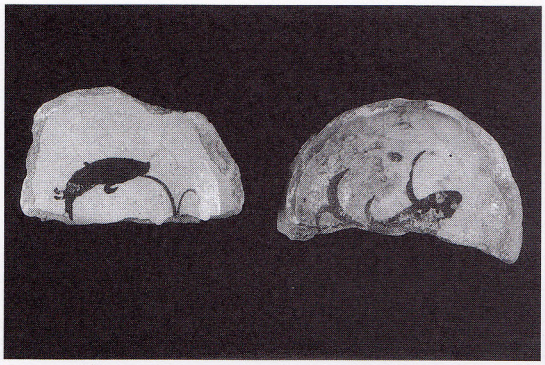


Fig. 13.

Fig. 14.

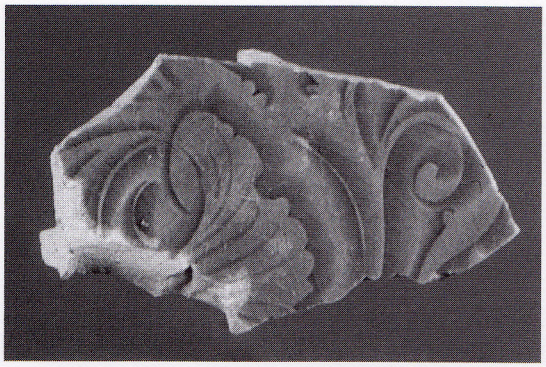


Fig. 15.

Fig. 16.

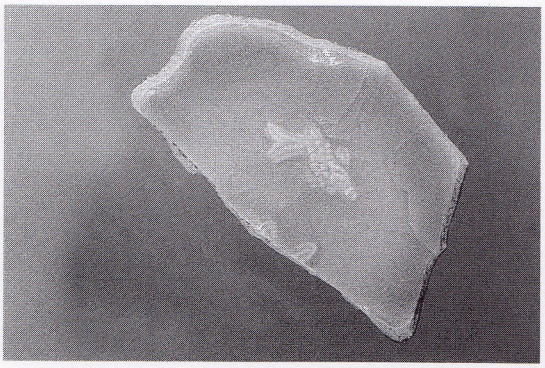


Fig. 17.

Fig. 18.

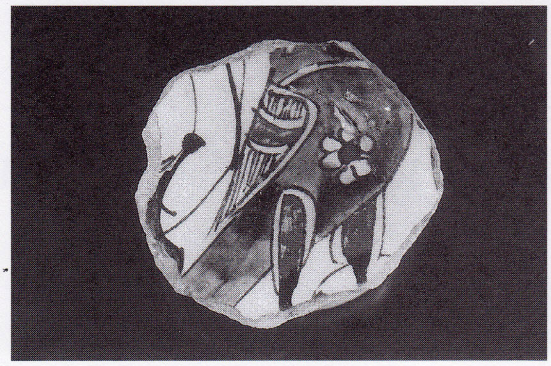


Fig. 19.

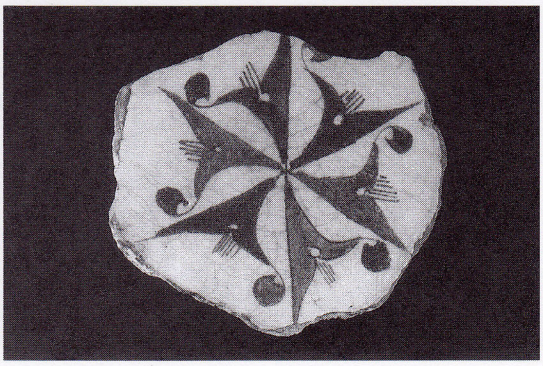


Fig. 20.

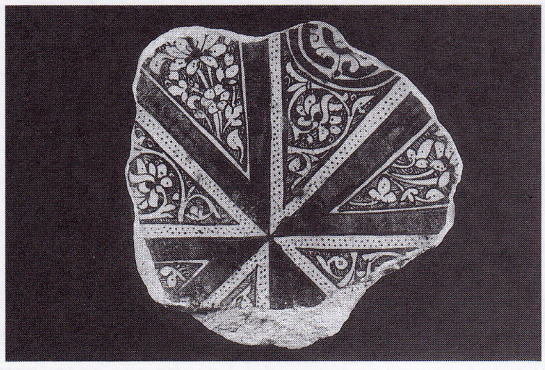


Fig. 21.

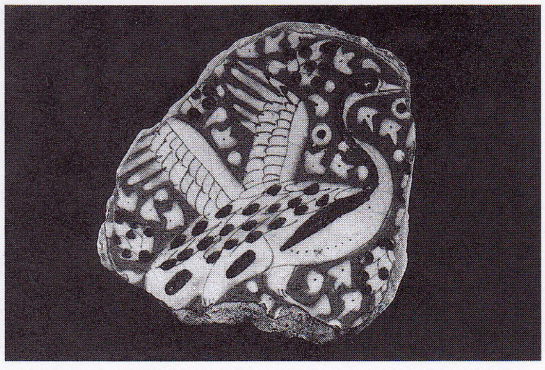


Fig. 22.

Fig. 23. (recto-verso)

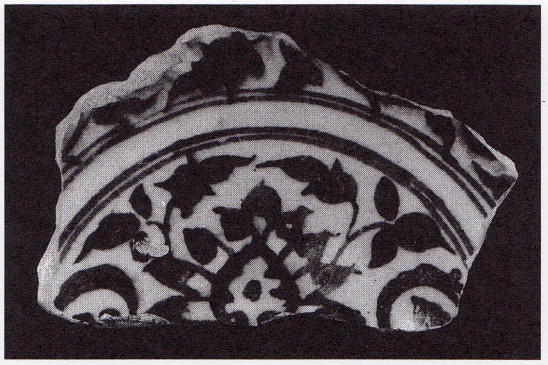


Fig. 24.

Fig. 25.

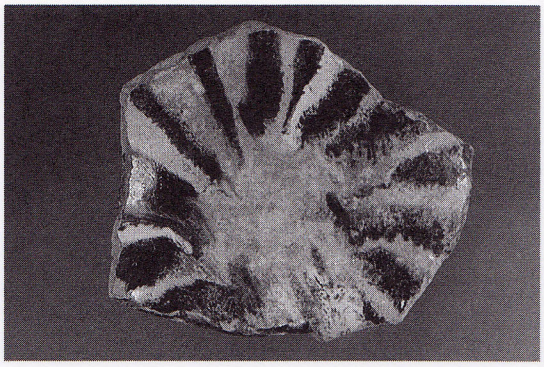


Fig. 26.

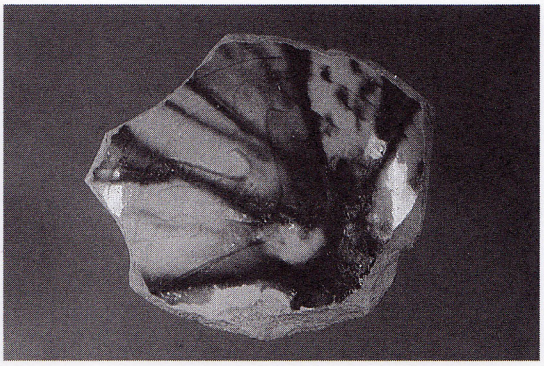


Fig. 27.

Fig. 28.